



changez la mentalité de votre temps

2

ARCHITECTURE / CADRE DE VIE

Massimo Pica Ciamarra

Le titre est instrumentalement imprécis car, par « *architecture* », j'entends ici tout artefact de construction, et pas seulement ceux qui sont reconnus comme spéciaux pour leur caractère esthétique, leur langage expressif ou les significations qu'ils véhiculent. En d'autres termes, tout élément construit qui peut être isolé de son contexte. ⁶⁷

Par « *cadre de vie* », j'entends tout espace, tout ensemble composé de plusieurs éléments (les éléments artificiels étant normalement générés par différents processus) : une simple pièce, une rue, une place ou une ville.

Afin de ne pas créer de malentendus, bien qu'il y ait une certaine analogie, je ne les assimile pas aux « paysages » dans lesquels nous sommes immergés de temps à autre. Isolé de son contexte, même un « cadre de vie » conduit à l'égoïsme ; en revanche, inséré dans un réseau de relations, il peut agir comme un « radeau de sauvetage » : dans la manière dont il favorise les agrégations, contrecarre les risques, ralentit la dégradation inéluctable. En outre, des considérations précieuses découlent des études sur l'habitat extra-terrestre.

Les caractéristiques d'un « cadre de vie » affectent les personnes, les humeurs, les comportements et la qualité de vie : en outre, chaque espace nous accueille pour une durée différente, sans parler du pourcentage sans cesse croissant de ceux qui vivent aujourd'hui davantage comme des nomades que comme des résidents permanents.

Les invitations à penser au-delà des fonctions et des expressions formelles de l'environnement bâti ne sont pas rares.

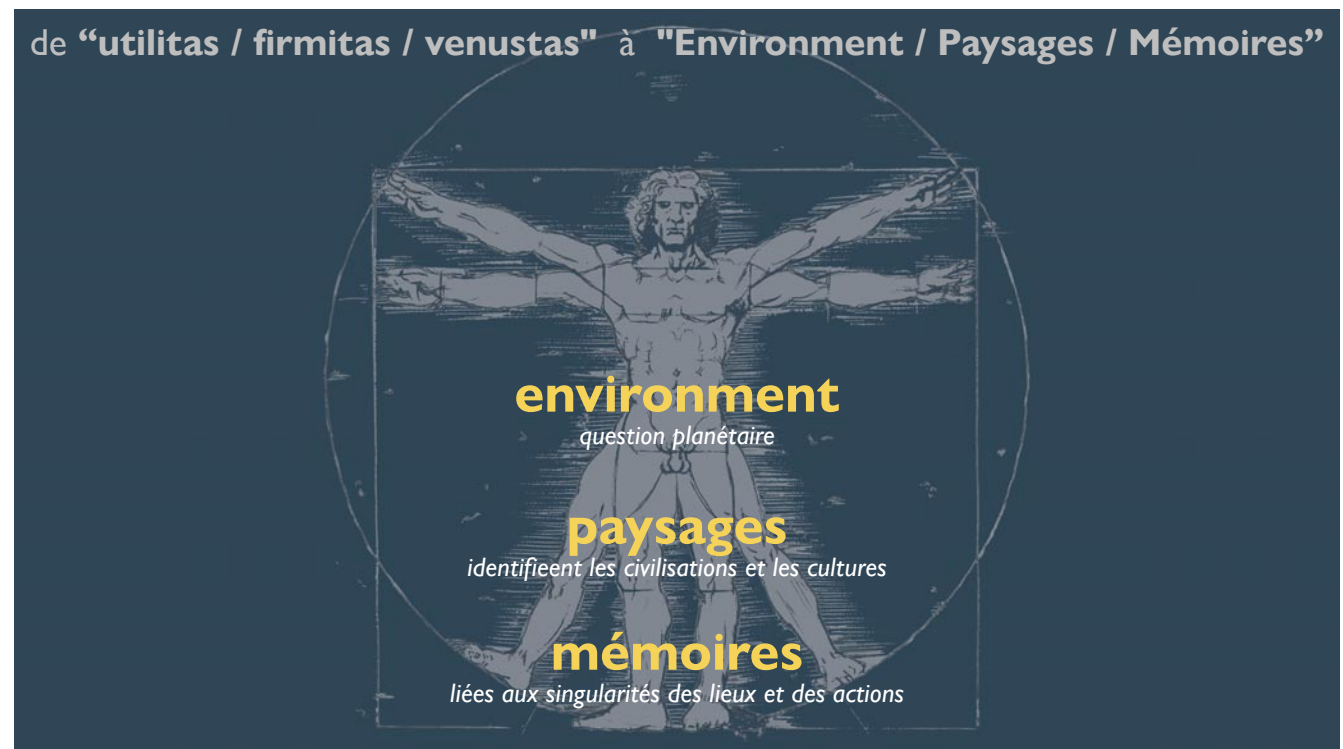
Au début des années 1950, Richard Neutra - un architecte autrichien transplanté aux États-Unis, ami de Sigmund Freud depuis sa jeunesse - a publié « *Survival Through Design* », un ouvrage précurseur des préoccupations environnementales ainsi que de la relation entre l'architecture et les neurosciences.

Il y a une douzaine d'années, Ruwen Ogien a choisi un titre extraordinaire pour son volumineux essai de philosophie morale, traduit ensuite en plusieurs langues : « *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* ».

Fin 2022, Davide Ruzzon a publié « *Tuning Architecture to Humans* » : dans le numéro 1/2024 du « Carré Bleu », Sarah Robinson a rédigé une critique perspicace.

Les réflexions sur « *L'architecture au-delà de la forme* » (« Le Carré Bleu », n° 3-4/2007) sont encore plus variées. Mais le comportement humain n'est pas seulement influencé par le cadre de vie : c'est ce que nous rappelle, entre autres, l'aphorisme d'Antoine de Saint-Exupéry (*Le Petit Prince*, 1943) : « *Si vous voulez construire un bateau, ne vous donnez pas la peine d'appeler des hommes pour ramasser du bois et préparer des outils ; ne distribuez pas les tâches, n'organisez pas le travail. Réveillez d'abord leur nostalgie de la mer lointaine et infinie. Dès que cette soif sera éveillée en eux, ils se mettront immédiatement au travail pour construire le bateau* ».

Dans la division du travail inhérente à toute organisation humaine, certains se voient confier la tâche de concevoir et de construire. Merveilleuse activité créatrice : elle suppose participation, complicité, dialogue. Une activité certainement stimulée par des questions de conception qui ne sont pas égoïstes ou sectorielles, tournées vers l'avenir, attentives aux contextes, à la logique des relations, à la flexibilité, à la croissance, à l'intégration ; ouvertes sur le futur.



Des questions qui ne se réduisent pas à des schémas, à des besoins fonctionnels triviaux, mais qui sont complexes, étendues au « non-bâti », orientées vers la logique du « fragment » et non celle de l'« objet » : conscientes de la façon dont, à toutes les échelles, les « environnements de vie » affectent, parfois profondément, le comportement humain. Si les « questions » évoluent, les « réponses » évolueront, et l'intérêt pour ce qui n'introduit pas de « cadeau » ou ne contribue pas à améliorer la condition humaine se tempérera également.

On se souvient de la brève écriture d'Elias Cornell, historien et philosophe suédois, lorsqu'il se lança dans l'aventure singulière de la « feuille internationale d'architecture », peut-être la plus petite revue circulant dans le monde : « *Architectes, changez la mentalité de votre temps !* » (« Le Carré Bleu », n°2/1958).

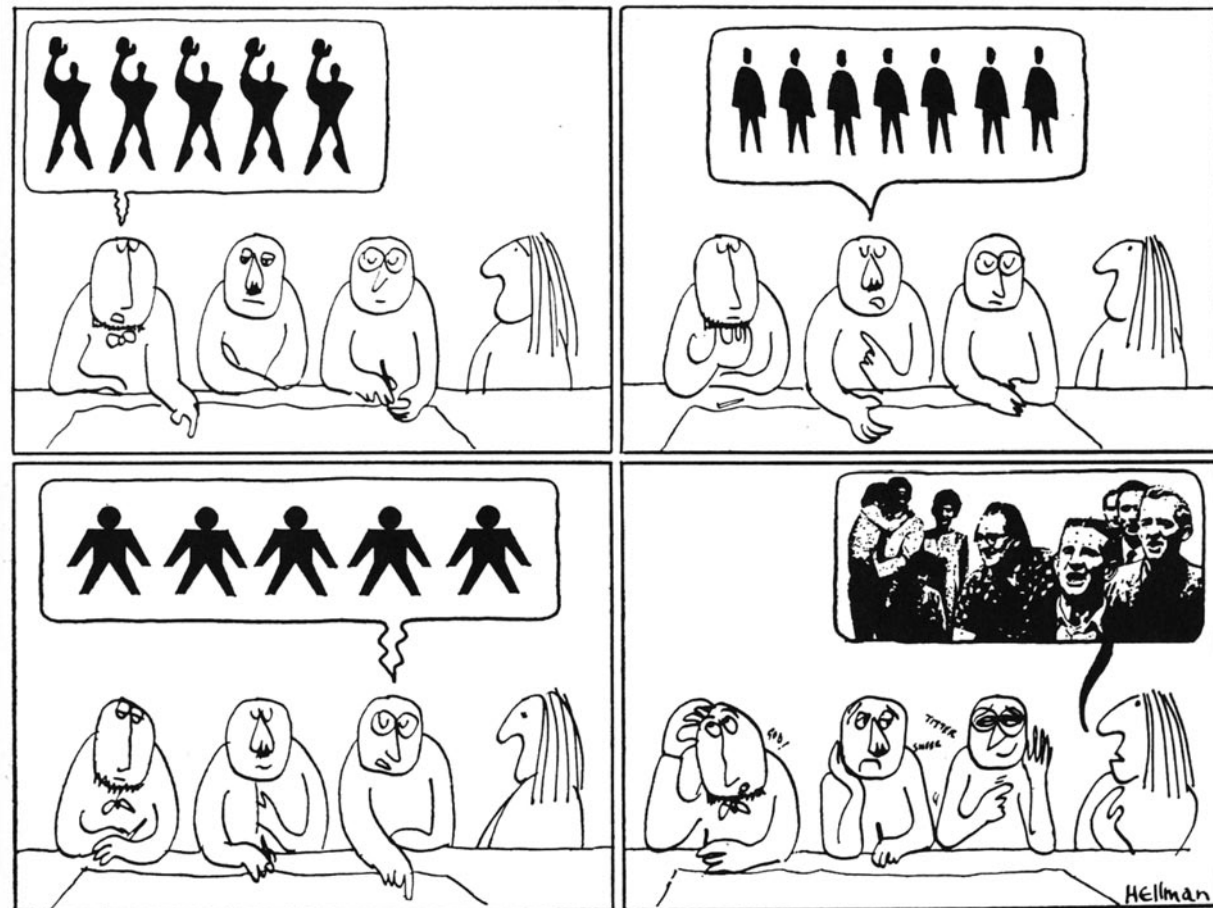
Oui, car la triade vitruvienne - Utilitas / Firmitas / Venustas - imprègne encore aujourd'hui le sens commun. Elle convainc : elle conduit à considérer chaque bâtiment dans son autonomie, voire à tolérer son indifférence à son contexte.

Oubliée pendant des siècles, remise au goût du jour à la Renaissance, cette triade est aujourd'hui plus qu'anachronique : non seulement en raison de la précarité toujours plus grande de tout usage fonctionnel, qui oblige à penser l'adaptabilité future, à définir des zones de flexibilité, à réduire les contraintes et les points fixes, à penser l'ensemble du cycle de vie d'un bâtiment. Les fonctions sont précaires parce qu'elles sont des concaténations conventionnelles d'activités : ce sont les activités qui sont essentiellement stables dans le temps, et non les moyens qui les lient. La beauté ne suffit donc pas : l'harmonie, la transmission du sens, etc. sont indispensables.

Dans un écrit encore récent, Juhani Pallasmaa¹ pose la question rhétorique de savoir si le design doit être réduit à un service technocratique ou s'il ne doit pas exprimer une poétique existentielle : pour reprendre les termes d'Edoardo Persico, si l'architecture n'est pas avant tout « la substance des choses que l'on espère ». Cette question reflète également la distinction entre ce qui peut être traduit en langage expressif, c'est-à-dire les « matériaux de construction » (autrefois les pierres, les briques, les matériaux en vrac, puis de plus en plus souvent des composants industriels prédéfinis, placés dans l'espace grâce à l'utilisation instrumentale de la géométrie euclidienne), et ce qui transmet mieux le sens et la signification, c'est-à-dire les « matériaux de l'architecture » (espaces, centralités, liens, filtres, continuités, limites et ainsi de suite, soutenus au contraire par des principes topologiques).

La logique topologique et le réseau de relations poussent en outre à penser au-delà des limites physiques de l'intervention, en envahissant même des environnements plus larges. Ils atténuent l'attention portée au bâtiment individuel ou à l'« objet » individuel ; ils font prévaloir l'intérêt pour les relations complexes avec les différents contextes dans lesquels le bâtiment est immergé. Schématiquement, je ramène ces relations à une triade différente - Environnement / Paysages / Mémoires² - qui reflète les relations simultanées que toute modification entretient avec trois échelles d'intervention : celle planétaire (propre aux questions environnementales) ; celle qui identifie la culture d'une communauté (« paysage », dans sa déclinaison européenne) ; celle, immatérielle, inhérente aux lieux, souvent particulièrement chargés de mémoires collectives ou même simplement individuelles.

Se débarrasser de la triade vitruvienne et se concentrer sur les relations inter-scalaires est une mutation mentale dans la conception, comparable à la révolution copernicienne.



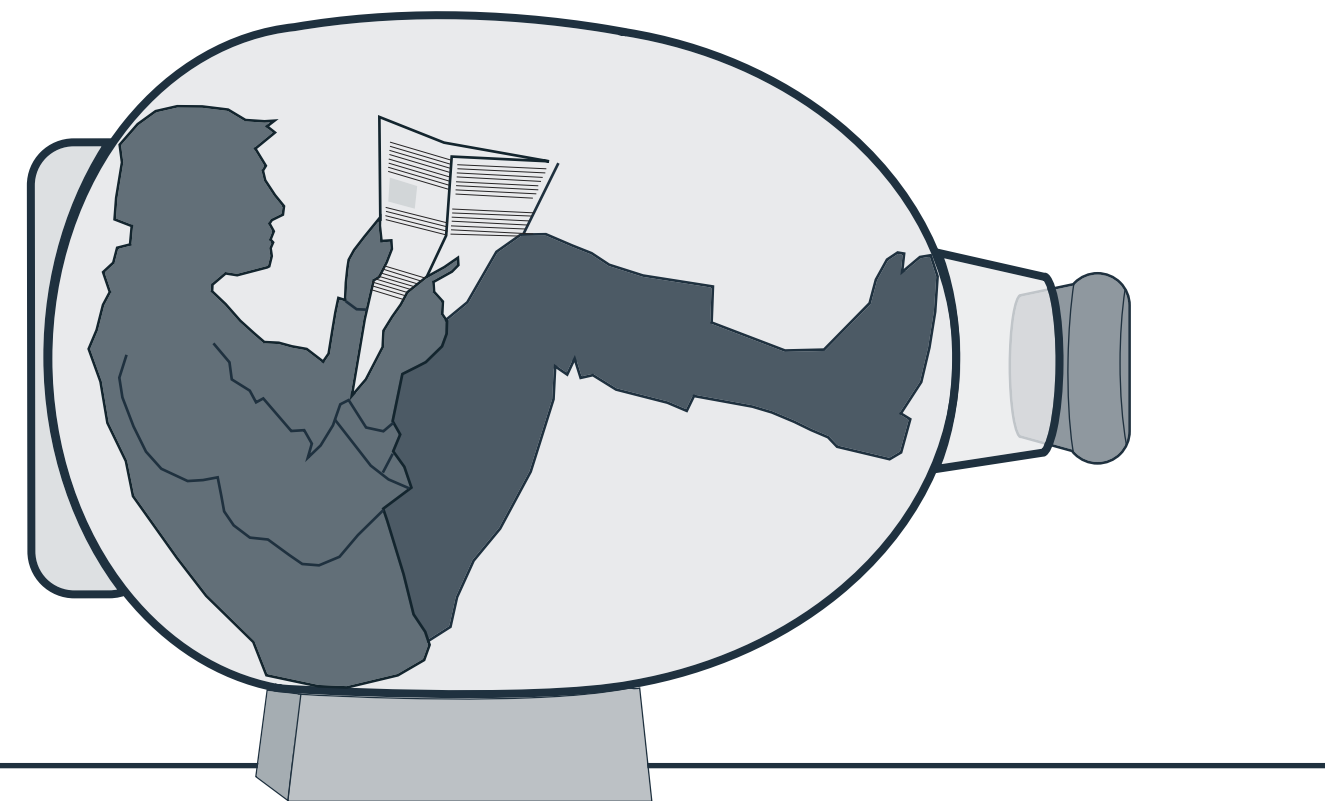
Au fil des siècles, l'architecture a conservé un détachement aristocratique par rapport à la construction courante.

La distinguer de la construction ne tient pas compte de la définition inclusive de William Morris (« l'architecture est l'ensemble des modifications et des altérations apportées à la surface de la terre en vue des besoins de l'homme »)³. Distinguer architecture et construction⁴ pousse à séparer le bâti et le non-bâti, le vert et le paysage, le matériel et le vivant ; cela évite de considérer l'élément bâti avant tout comme une composante d'un « cadre de vie » ; cela semble oublier qu'une construction n'est jamais autonome, jamais fermée sur elle-même, toujours un fragment de contextes en devenir. Dans l'écrit cité plus haut, Pallasmaa va jusqu'à affirmer qu'« un nouveau bâtiment responsable fait paraître les bâtiments voisins moins réussis plus beaux qu'ils ne le sont en eux-mêmes : c'est la tâche morale d'un projet contextuellement inclusif et responsable ».

Le « cadre de vie » est une pièce, une maison, un espace ouvert, un lieu de condensation sociale, tout espace dans lequel nous nous trouvons ou dans lequel nous sommes immergés, que nous traversons ou dans lequel nous sommes stationnaires. Autrefois, il s'agissait d'une supposition, mais aujourd'hui, les neurosciences peuvent montrer comment les « environnements de vie », quelle que soit leur taille, influencent les humeurs et les comportements. La santé humaine et planétaire est la perspective qui anime les « cadres de vie » (qui ont également le potentiel d'aider à atténuer les inégalités, de générer une cohésion sociale, de favoriser la spiritualité, la socialité, la sécurité, l'économie et le bien-être).

La réflexion sur les « cadres de vie » incite donc à sortir de toute vision sectorielle, c'est-à-dire à poursuivre des objectifs systémiques ; à considérer également les logiques transgénérationnelles ; à imbriquer les aspects matériels et immatériels ; à faire évoluer positivement les mentalités par la diffusion de ces questions tout en espérant que chaque culture les décline avec sa propre diversité.

- « l'architecture est l'ensemble des modifications et des altérations apportées à la surface de la terre en vue des besoins de l'homme »
- « un bâtiment n'est jamais autonome : c'est un fragment d'un contexte évolutif ; sa tâche première est de contribuer à un « cadre de vie »
- « un nouveau bâtiment responsable fait paraître les bâtiments voisins moins réussis plus beaux qu'ils ne le sont en eux-mêmes : c'est la tâche morale d'un projet contextuellement inclusif et responsable »
- « se débarrasser de la triade vitruvienne et se concentrer sur les relations inter-scalaires est une mutation mentale dans la conception, comparable à la révolution copernicienne »



**Aux architectes, j'aimerais laisser un message dans une bouteille
Vous ne devriez pas seulement construire des bâtiments, mais créer des espaces de liberté.** Wim Wenders

Récemment, j'ai rappelé qu'au milieu des années 1980, la première monographie sur notre travail s'intitulait « *Architecture des Lieux* »⁵. Le titre de l'exposition, « *Architecture des Lieux* », résumait clairement l'objectif de la construction. C'était aussi le titre de l'exposition - promue par l'INARCH et soutenue par le ministère des affaires étrangères - qui a tourné pendant des années dans différentes villes, et pas seulement en Europe. Peu après la dernière étape, s'adressant à un public d'architectes à Tokyo, Wim Wenders⁶ les a invités à agir selon le même principe : « ... je voudrais que vous essayiez de considérer ce qui, par définition, est l'exact opposé de votre travail : vous ne devez pas seulement construire des bâtiments, mais créer des espaces libres pour préserver le vide ».

L'« *Architecture des Lieux* » nie l'isolement des bâtiments et affirme que leur mission est de contribuer à la formation de « lieux ». Récemment, le magazine « *Compas* » a qualifié notre bibliothèque Sangiorgio à Pistoia de « *place de quartier* »⁷. Au milieu des années 1990, Enric Miralles décrit l'extension du Rosenmuseum à Steinfurth Bad-Nauheim comme un nouveau lieu. Bien plus tôt, dans les années 1960, le plus jeune des fondateurs du Carré Bleu, Reima Pietilä, appelait à « *concevoir des lieux plutôt que des bâtiments* »⁸.

En conclusion de la série de réunions « *L'Architecte et le Pouvoir* », l'O.I.A. / « *Observatoire International de l'Architecture* »⁹ - alors tout juste créé par le Carré Bleu - a utilisé l'expression « *cadre de vie* » pour affirmer l'intérêt primordial des « *environnements vivants* » par rapport aux éléments individuels (artificiels et naturels) qui les définissent.

Bien des années plus tard, en 2021, le « *Conseil de l'Union européenne sur la culture, l'architecture de qualité et l'environnement bâti en tant qu'éléments clés de l'initiative pour un nouveau Bauhaus européen 2021/C 501 I/03* » a défini le « *cadre de vie* » comme la « *composition équilibrée des environnements artificiels et naturels, y compris les espaces intérieurs et extérieurs* » à planifier, créer ou améliorer grâce à des activités coordonnées de planification, de conception et de construction.

L'environnement dans lequel nous vivons est un tout, interdépendant à l'échelle planétaire et commençant à être influencé par ce qui existe au-delà de cette échelle. Le « *cadre de vie* » est donc une expression conventionnelle, parfois même extrêmement réduite. Elle indique le contexte interscalaire, éventuellement dynamique, que nous sommes en mesure de percevoir de temps à autre. On pense à Aristote pour qui la ville idéale était celle que l'on pouvait embrasser du regard du haut d'une colline.

Bien qu'ayant en toile de fond les thèmes qui depuis des décennies devraient réellement évoluer lors des « *Conférences des Parties* » (COP) des Nations Unies, tout autre est l'échelle du « *Code européen de conception visant à la qualité du cadre de vie* » (« *Le Carré Bleu* » n°2-3/2023 ; « *La Collection du CB* » n°13/2024) auquel s'ajoute avec INARCH la série de vidéo-témoignages de la collection « *Architecture, Europe, Cadre de vie* »¹⁰.

Par une distinction schématique et instrumentale, alors que « *l'architecture* » identifie un bâtiment, ses qualités, sa possibilité d'être « *contemplé* » - donc vise sa beauté - le « *cadre de vie* » identifie un ensemble, défini par des relations, prêt à être modifié et « *complété* » par des actions humaines : il vise l'harmonie. Concrètement, favoriser l'intérêt pour le cadre de vie conduit à éviter les bâtiments qui encombrant et génèrent de l'« *urbain* » : il s'agit toujours de faire en sorte que chaque projet contribue à former des « *paysages* » (au sens européen) et des « *villes* » (civitas, au sens latin).

Je me souviens souvent de Konrad Lorenz¹¹ qui comparait avec beaucoup d'acuité les expansions urbaines contemporaines à des phénomènes tumoraux : les bâtiments - tout comme les cellules cancéreuses - se multiplient de manière incontrôlée après avoir perdu l'« information » qui était censée les maintenir ensemble.

Ces métastases entraînent la dissolution des villes dans l'urbain d'aujourd'hui. Je considère que la différence entre « ville » et « urbain » est substantielle. La ville, ce sont les relations entre les parties, le dessin du vide, les coprésences, l'intégration, les espaces de rassemblement et de socialisation. Le terme « urbain » est tout à fait différent : il désigne une zone bâtie où les bâtiments prédominent, en réponse à des exigences fonctionnelles individuelles, chargé de « fouillis », exprimant ainsi la désintégration physique et sociale, ignorant le « droit à la ville ». Parmi les nombreuses réflexions qui font autorité sur la négativité sociale de la faible qualité de l'habitat, il suffit de rappeler Philippe Douste Blazy qui, dans son discours inaugural (1995) en tant que ministre français de la culture, a dénoncé les coûts sociaux intolérables des banlieues ; Paolo Mancuso, magistrat napolitain, qui a écrit sur les liens entre la dégradation urbaine et la déviance, entre la stratification sociale des quartiers et la concentration criminelle ; et enfin le CEN - Comité européen de normalisation - qui vise à « la prévention de la criminalité par la planification urbaine et la conception des bâtiments »¹².

Il est certain que la ville est un lieu de conflit et que des analyses et des études sont connues sur l'influence de l'espace physique (y compris les sons, les odeurs, etc.) sur le caractère des habitants, leur comportement et les processus éducatifs des plus jeunes. La prédominance contemporaine des « zones urbanisées » semble affirmer un processus évolutif opposé au processus biologique. Les êtres primitifs étaient « transparents » et dotés d'un double axe de symétrie : leurs relations avec l'espace étaient déterminées par la lumière et l'obscurité, la chaleur et les stimuli chimiques. Chez les organismes supérieurs, la « peau » est ensuite apparue, permettant des relations visuelles, tactiles et sensorielles¹³. Le monde vivant passe ainsi d'êtres isolés à des communautés sociales, de l'autonomie individuelle à des possibilités relationnelles et à la surindividualité. La dissolution des villes dans l'urbain est le résultat d'un processus inverse : dans l'environnement bâti règnent des monades de construction qui, même si elles ramènent parfois toute complexité en elles-mêmes, n'en flottent pas moins dans l'espace.

C'est aussi pourquoi, en 2006, c'était une fake news d'affirmer que la majorité de la population mondiale vivait désormais dans les villes. Les banlieues, les favelas ne sont pas des villes. La vraie nouvelle était que, depuis lors, plus de 50 % de la population mondiale a abandonné l'agriculture.

L'Italie - « terre de villes » générée par des millénaires de traversées et de civilisations - a presque deux fois plus de surface urbanisée que les autres régions d'Europe. De plus, ces zones urbanisées sont en grande partie dévastées par les transformations qui ont eu lieu depuis la loi sur l'urbanisme, aujourd'hui dépassée.

Le « désir de ville » semble y avoir disparu : en témoigne le contraste entre la forte identité des centres historiques et la grande homogénéité / banalité des extensions ultérieures.

C'est pourquoi la volonté de « civiliser l'urbain » doit se renforcer¹⁴. Il s'agit de donner un sens à l'énorme quantité de constructions insignifiantes qui ont détruit les paysages, qui sont dépourvues de lieux de condensation sociale, qui n'acceptent pas d'être réparées, mais qui imposent des processus de régénération substantiels.

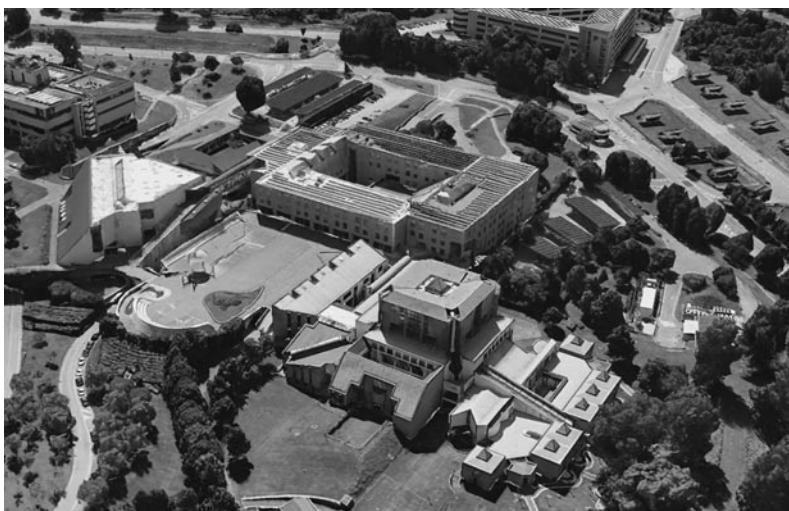
L'abandon de « l'ère de l'ignorance injustifiée »¹⁵ et l'entrelacement vertueux des connaissances permettront d'agir en dehors de toute forme de risque (géologique, hydrogéologique, sismique, ...). Des changements substantiels dans les règles de construction pourraient les faire passer de prescriptives à performantes, en abandonnant les anomalies, les égoïsmes et les critères souvent paléolithiques.

Les « sept conversions »¹⁶ pourraient également commencer. Les conditions préalables à l'abandon de l'Anthropocène et à l'atterrissage dans l'Écocène.

L'écoute attentive de ce qui nous pousse à « prendre soin de la maison commune » peut conduire à l'abandon des folies contemporaines dans certains contextes - peut-être en commençant par des expériences sur quelques petites îles, puis en s'étendant progressivement à des territoires de plus en plus grands, à notre péninsule, aux zones méditerranéennes, et progressivement à des zones de plus en plus étendues - et à la création progressive de réseaux de lieux de condensation sociale, de cadres de vie interconnectés qui favorisent la socialité, la sécurité, l'économie, le bien-être et la spiritualité.

« *Phytopolis, la città vivente* »¹⁷ est un livre stimulant en raison de l'extraordinaire connaissance du monde végétal et de ses relations, à la fois au sein de l'ensemble vivant et avec celui-ci. Il interroge l'avenir lointain de l'écosystème et trace également des perspectives pour les établissements humains qui en font partie, non sans lien avec la nature. Contrairement aux autres, l'intelligence humaine produit des effets avec une rapidité incomparable par rapport aux autres formes de vie. C'est pourquoi l'explosion démographique est surtout étouffante et dévastatrice. La contribution offerte par le livre de Stefano Mancuso est aiguë : il nous incite à intervenir sur la conformation des villes, à les penser différemment, il prône « Phytopolis, la ville vivante », une interconnexion entre tous les éléments qui la composent. Une indication précieuse si l'on acquiert les invariants pour les décliner sous différentes formes qui poursuivent la qualité des cadres de vie dans différents contextes, avant tout culturels.

Les changements d'époque requièrent l'engagement de tous. En décembre 2008, au Palais de Chaillot, c'est-à-dire à l'endroit même où les Nations Unies ont approuvé la « *Déclaration universelle des Droits de l'homme* » 60 ans plus tôt, Le Carré Bleu a lancé la « *Déclaration des Devoirs de l'homme* »¹⁸ concernant l'habitat et les modes de vie, cette fois non pas universels, mais respectueux de la diversité.



Les « cadres de vie » (ensembles de bâti/non-bâti, de composantes minérales et végétales, de matière et de culture, animés par des relations en constante évolution grâce aussi aux présences et aux actions humaines), lorsqu'ils n'existent pas, doivent être créés : par des « fragments informés » qui se succèdent comme autant d'éléments appropriés de l'environnement, des paysages et des mémoires, même immatérielles, qui identifient chaque lieu. Pour reprendre les termes de Fuller, plutôt que de lutter contre les mauvaises pratiques, il s'agit d'en produire de nouvelles qui rendent obsolètes celles qui prévalent aujourd'hui.

Les neurosciences y contribuent et la mesure du IDH¹⁹- *Indicateur de développement humain* (in Italie même l'indicateur BES - Bien-être Equitable et Durable) nous permet d'évaluer son efficacité.

N'ayant ni le temps ni l'espace pour entrer dans les détails, je me limiterai à trois phrases clés ou plutôt à trois références : « *Conversion écologique et poétique du fragment* »²⁰ où des expériences concrètes sont également montrées ; « *PUC : Plan Humaniste Contemporain* »²¹ qui préconise un autre sens pour l'acronyme habituel des plans urbains municipaux ; « *Ville de quelques minutes* »²² accompagnée des sept points fondamentaux de ses continuités, tout à fait d'actualité bien que tirés d'un document daté²³ :

- *multifonctionnalité*, entrelacement ou proximité d'activités : répétables, exceptionnelles ou moins fréquentes
- *inclusivité*, récupération et implication des préexistences, intégrées au système
- *nodalité*, nœuds de mobilité : points d'échange entre les itinéraires piétonniers et les transports publics ou privés
- *perméabilité piétonne*, construction de parcours dans lesquels les relations sont spécifiées avec continuité, depuis la participation maximale jusqu'aux points d'isolement maximal
- *polyvalence* (interventions à plusieurs niveaux : rez-de-chaussée et toit accessibles peut-être en tant qu'espace public dans le quartier ; souterrain avec des liens à l'échelle métropolitaine ; espaces intermédiaires pour l'équipement et les activités
- *l'évolutivité / la modifiabilité*, en réponse à l'évolution de la demande
- *adaptabilité*, réversibilité des espaces par la raréfaction des points fixes et l'expansion des zones de flexibilité

Compositions d'activités ; fortes densités ; réseaux de centralités d'échelles variées et en relation aisée les unes avec les autres. La « ville des quelques minutes » tend à éjecter les voitures en utilisant des systèmes d'accélération pour les piétons. D'où le privilège de la conception du vide²⁴ et des relations entre les parties, des réseaux d'espaces publics et des « lieux de condensation sociale » prêts à renforcer leur identité par des ajustements et des stratifications.

Pour les mêmes raisons qui permettent de dire que la science n'est pas démocratique, l'architecture ne l'est pas non plus : elle est cependant l'un des instruments qui peut influencer, ou plutôt contribuer à la démocratie.

L'expression « *C'est nous qui sommes les anciens* » (Francis Bacon, 1561/1626) peut prétendre égaler ou surpasser les splendeurs des époques révolues. Elle peut affirmer la fierté d'un passé lointain. Elle peut aussi exprimer la conscience que ce qui semble surprenant et merveilleux aujourd'hui sera un jour remplacé de manière appropriée dans la longue aventure humaine.

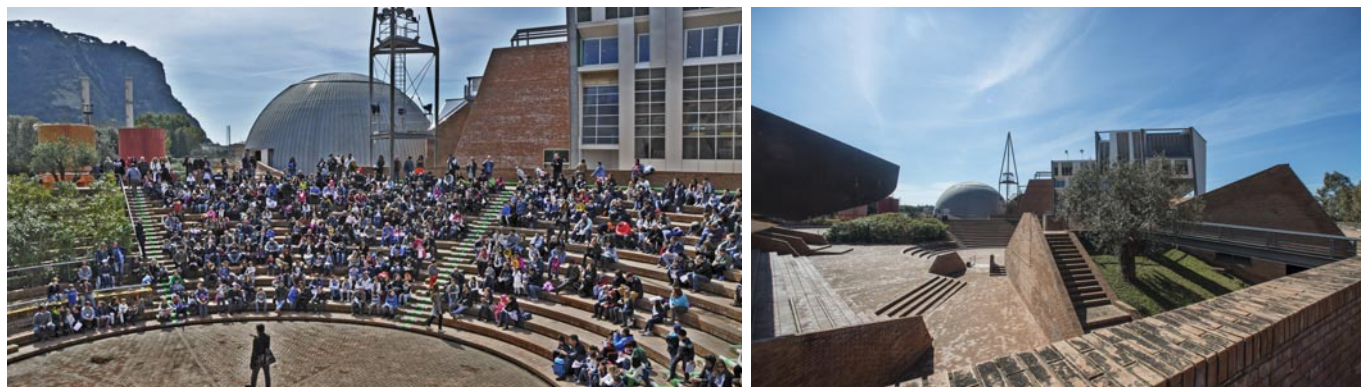
L'architecture est l'art de construire, de donner un sens à un ensemble. Ce n'est pas seulement notre religion qui définit son Dieu comme l'architecte de l'univers. Dans tous les domaines, on parle d'architecture pour désigner la logique d'ensemble d'un raisonnement, d'un programme, d'une initiative, d'une activité. Comme la philosophie, l'architecture est un terme galvaudé.

Se référant au bâtiment, l'architecture est aujourd'hui une perversion du petit nombre : de moins en moins nombreux sont ceux qui, presque comme les artisans d'autrefois, se nourrissent d'abord de la satisfaction d'imaginer, de définir, de tendre à concrétiser leur œuvre ; parfois, cependant, limitant l'intérêt à l'épisode unique, jouissant de ses seuls caractères, souvent, mais pas toujours, détachés du lieu. Peut-être il était encore ainsi lorsque les humains étaient peu nombreux et les organisations sociales très différentes de celles dites démocratiques qui concernent aujourd'hui moins d'un sixième de la population mondiale.

Il est essentiel de changer mentalité, de considérer prioritaire que tout acte de construction participe à la création ou à la consolidation d'un cadre de vie. La « poétique du fragment » repose sur ce principe.

L'architecture est une politique : créer, régénérer les cadres de vie actuels exige une vision, de nouvelles mentalités, un engagement en faveur d'un « réarmement moral ». Cela ne peut se faire que par des communautés convaincues des conséquences sur la vie quotidienne produites par le « bâti et le non-bâti » de haute qualité écologique et environnementale. La régénération dans cette perspective considère l'homme non pas comme quelque chose d'autre, mais comme une partie de la nature, c'est-à-dire qu'elle nous libère des visions égocentriques ou anthropocentriques. Elle peut également être une prémisse d'équité sociale et constitue - bien que limitée - une bonne contribution à l'immense problème de l'environnement.

- ¹ Juhani Pallasmaa, *ARCHITECTURE AT CROSSROADS. Technocratic Service or Existential Poetics*, introduction de D. Ruzzon, "Tuning Architecture to Humans", Editor Mimesis internazionale 2022
- ² sa première formulation en MPC, *Sustainability sustains Architecture*, conférence SAIE Bologna, 18.10.2002 (Italieno, English, Français / "La Collection du CB" n°8, pp.19-25)
- ³ William Morris, *Prospects of architecture in civilization*, Conférence, London Institution, 10.03.1881, publiée dans Morris [1881]
- ⁴ Roberto Pane se réfère à la distinction Croce "poésie/littérature" et distingue "architecture/bâtiment" (cfr. *Architettura e letteratura*, in "Architettura e arti figurative", Neri Pozza 1948)
- ⁵ Pino Scaglione, *Pica Ciarrara Associati / Architettura per i luoghi*, introduction R.De Fusco, Kappa 1985 (english translation by S.Craige),
- ⁶ Wim Wenders, *L'atto di vedere / The Act of seeing*, Ubulibri, Milano 1992 (Tokyo, 12 Octobre 1991)
- ⁷ AA.VV., *Miracle in Pistoia- The Sangiorgio library as a neighborhood square / Miracolo a Pistoia: la Biblioteca Sangiorgio come piazza di quartiere*, in "Compasses" n°041- 2023, pp.74-83
- ⁸ Lauri Louekari, *Concevez des lieux, pas des bâtiments*, in « 100 / Reima Pietilä », Le Carré Bleu n°4/2023, pp.19-35
- ⁹ Le Carré Bleu, n°3-4/1997, pp.62-75
- ¹⁰ www.inarch.it
- ¹¹ Konrad Lorenz, *Les Huit péchés capitaux de notre civilisation*, Flammarion 1973
- ¹² Norma UNI CEN TR 14383-2
- ¹³ Adolf Portmann, *Aufbruch der Lebensforschung*, Rhein 1965 (*L'aube de la biologie*)
- ¹⁴ MPC, *Civiliser l'urbain*, CivETS 2018 (Italieno, English, Français / "La Collection du CB" n°11, pp.51-92)
- ¹⁵ MPC, *Civiliser l'urbain*, CivETS 2018 (Italieno, English, Français / "La Collection du CB" n°11, pp.142-149)
- ¹⁶ MPC, *Sette conversioni*, CivETS 2022, pp.65-111 + *Além da sustentabilidade, (Au-delà de la durabilité)* leccio magistralis, Université de Brasilia, Faculté d'architecture et d'urbanisme, 12.06.2012¹⁷ Stefano Mancuso, *Fitopolis, la città vivente*, Laterza 2023
- ¹⁸ Le Carré Bleu, n°4/2008
- ¹⁹ Depuis 1993, les Nations unies ont associé le PIB (indice du produit intérieur brut) à l'indice de développement humain (IDH) afin d'évaluer la qualité de vie dans les différents pays.
- ²⁰ MPC, *Poétique du fragment et conversion écologique*, CivETS 2021 (Italieno, English, Français / "La Collection du CB" n°11, pp.7-145)
- ²¹ Patrizia Bottaro, *PUC: Progetto Umanistico Contemporaneo / Plan Humaniste Contemporain*, in <Verso il Codice della Progettazione>, CivETS 2019, pp.31-39 (Italieno, English, Français in *Perspectives*, Le Carré Bleu, n°4/2019, pp.47-59)
- ²² AA.VV., *verso Napoli Città Metropolitana*, CivETS 2020, pp.72-85
- ²³ AA.VV., primo dei "rapporti preliminari" del Piano Quadro delle Attrezzature di Napoli, 1974 - texte dactylographié, Archives "Civilizzare l'Urbano ETS"
- ²⁴ Jorge Cruz Pinto, *Eloge du vide*, Le Carré Bleu, n°2/2010



460 av. J.-C. À la tête d'Athènes, Périclès entame une vigoureuse transformation de la ville
 447-432 av. J.-C. Construction du Parthénon
 431 av. J.-C. « **Voici ce que nous faisons à Athènes** » discours sur la démocratie

ARCHITECTURE / LIVING ENVIRONMENT

The title is instrumentally imprecise because here by “*architecture*” I mean any building artefact, not only those recognised as special for their aesthetic character, expressive language or meanings they carry. That is, any built element that can be isolated from its context. While by “*living environment*” I mean any space, any whole composed of several elements (the artificial ones normally generated by the succession of different processes): a single room, a street, a square or a city. In order not to create misunderstandings, although there is a certain analogy, I do not equate them with the “landscapes” in which we are immersed from time to time. Isolated from its context, even a “living environment” leads to selfishness; on the other hand, integrated into a network of relations, it can be a life raft: in the way it fosters aggregations, counteract risks, slow down ineluctable degradation. Furthermore, valuable considerations for living environments derive from habitat studies in the Fourth Environment.

The characters of a “living environment” affect people, moods, behaviour, and quality of life: moreover, each space accommodates us for a different amount of time, not to mention the ever-increasing percentage of those who live more as nomads than as permanent residents.

Invitations to think beyond the functions and formal expressions of the built environment are not uncommon.

In the early 1950s, Richard Neutra -an Austrian architect transplanted to the United States, a friend of Sigmund Freud's since his youth- published “*Survival Through Design*”, a book that anticipated environmental concerns and the relationship between architecture and neuroscience.

A dozen years ago Ruwen Ogien chose an extraordinary title for his voluminous essay on moral philosophy, later translated into several languages, “*L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*”.

At the end of 2022, Davide Ruzzon published “*Tuning Architecture to Humans*”: in No. 1/2024 of “Le Carré Bleu”, Sarah Robinson edited an insightful review.

Various, however, are the reflections on “*Architecture beyond form*” (“Le Carré Bleu”, no. 3-4/2007). Human behaviour, however, is not only influenced by living environments: among other things, we are reminded of this by Antoine de Saint-Exupéry's aphorism (Le Petit Prince, 1943): “*If you want to build a boat, don't bother calling men to gather wood and prepare tools; don't distribute the tasks, don't organise the work. Awaken first their nostalgia for the distant and boundless sea. As soon as this thirst is awakened in them, they will immediately set to work to build the boat*”.

In the division of labour inherent in any human organisation, some are given the task of designing and building. Wonderful creative activity: it presupposes participation, complicity, dialogue. An activity that is certainly stimulated by design questions that are not selfish or sectorial, forward-looking, attentive to contexts, the logic of relationships, flexibility, growth, integration; open to the future. Questions not reduced to schemes, to trivial functional needs; but complex, extended to the “unbuilt”, leaning towards the logic of the “fragment”, not that of the “object”: aware of how at every scale “living environments” affect, sometimes profoundly, human behaviour.

If the “questions” evolve, the “answers” will evolve, and interest in what does not introduce a “gift” or contribute to improving the human condition will also be tempered.

Elias Cornell's -Swedish historian and philosopher- brief writing comes to mind when he started the singular adventure of the ‘feuille internationale d'architecture’, perhaps the smallest magazine circulating in the world: “*Architectes, changez la mentalité de votre temps!*” (“Le Carré Bleu”, n°2/1958).

Yes, because the Vitruvian triad -Utilitas / Firmitas / Venustas- still pervades common sense today. It convinces: it leads one to consider each building in its autonomy, even to tolerate its indifference to its context.

Forgotten for centuries and brought back into vogue in the Renaissance, this triad is now more than anachronistic: not only because of the ever-increasing precariousness of every functional use, which makes it necessary to think about future adaptability, to define areas of flexibility, to reduce constraints and fixed points, to think about the entire life cycle of a building. Functions are precarious because of their being conventional concatenations of activities: it is the activities that are essentially stable over time, not the ways that bind them. Then beauty is not enough: harmony, transmission of meaning and so on are indispensable.

In a still recent piece of writing, Juhani Pallasmaa¹ rhetorically asks whether design should be reduced to a technocratic service or whether it should not express an existential poetics: in the words of Edoardo Persico, whether architecture is not above all “the substance of things hoped for”. This question also reflects the distinction between what can be translated into expressive language - i.e. the “materials of construction” (at one time stones, bricks, loose materials; then increasingly often pre-defined industrial components, placed in space thanks to the instrumental use of Euclidean geometry) - from what better conveys meaning and significance, i.e. the “materials of architecture”(spaces, centralities, links, filters, continuities, limits and so on, supported instead by topological principles).

Topological logic and the lattice of relations, moreover, push one to think outside the physical limits of the intervention, invading even wide surroundings. They mitigate attention to the individual building or the individual “object”; they make interest in the complex relationships with the various contexts in which the building is immersed prevail. Schematically, I trace these relations back to a different triad - Environment / Landscape / Memory² - that reflects the simultaneous relations that every modification has with three scales of intervention: the planetary one (proper to environmental issues); the one that identifies the culture of a community (“landscape”, in its European declination); the immaterial one inherent in places, often particularly loaded with collective or even just individual memories.

Getting rid of the Vitruvian triad and focusing on inter-scalar relationships is a mental mutation in design, comparable to the Copernican revolution.

Over the centuries, architecture has maintained an aristocratic detachment from current building.

Distinguishing it from building does not take into account William Morris' inclusive definition (“*architecture is the totality of modifications and alterations made on the earth's surface in view of human needs*”)³. Distinguishing between architecture and construction⁴ pushes to separate the built and unbuilt, green and landscape, material and living; it avoids considering the built element first and foremost as a component of a “living environment”; it seems to forget that a construction is never autonomous, never closed in on itself, always a fragment of contexts in the making. In the writing cited earlier, Pallasmaa¹ goes so far as to state that “*a new responsible building also makes the less successful neighbors look better than they are in themselves. This is the moral task of a contextually inclusive and responsible project*”.

“Living environment” is a room, a house, an open space, a place of social condensation, any space that we are in or in which we are immersed, that we pass through or in which we are stationary. In the past this could be guessed, but now neuroscience can show how “living environments” -regardless of their size- influence moods and behaviour. Human and planetary health is the perspective that animates “living environments” (which also have the potential to help mitigate inequalities, generate social cohesion, foster spirituality / sociality / security / economy / wellbeing).

Reflecting on “living environments” therefore pushes us to move away from any sectorial perspective, i.e. to pursue systemic objectives; to also consider trans-generational logics; to interweave material and immaterial aspects; to positively evolve mentalities through the dissemination of these issues but at the same time hoping that each culture will decline them with its own diversity.

On a recent occasion I recalled that, in the mid-1980s, the first monograph on our work was entitled “*Architecture for Places*”⁵, a clear summary of the purpose of building. Then also the title of the exhibition - promoted by INARCH and supported by the Ministry of Foreign Affairs- for years touring in various cities, not only in Europe. Not long after the last stop, speaking to an audience of architects in Tokyo, Wim Wenders⁶ invited them to act on the same principle: “*... I would like you to try to consider what by definition is the exact opposite of your work: you must not only construct buildings, but create free spaces to preserve the void*”.

“Architecture for Places” denies the isolation of buildings, affirms their task of helping to form “places”.

Recently, the magazine “*Compasses*” called our Sangiorgio Library in Pistoia a “neighbourhood square”⁷. In the mid-1990s, Enric Miralles describes the extension of the Rosenmuseum in Steinfurth Bad-Nauheim as a new place. Much earlier, in the 1960s, the youngest of the founders of the Carrè Bleu, Reima Pietilä called for “conceiving places rather than buildings”⁸.

At the conclusion of the series of meetings “*L'Architecte et le Pouvoir*”, the O.I.A / “Observatoire International de l'Architecture”⁹- then just established by the Carré Bleu - used the expression “*cadre de vie*” to affirm the primary interest in “living environments” over the individual (artificial and natural) parts that define them. Many years later - in 2021 - the Council of the European Union on culture, quality architecture and the built environment as key elements of the initiative for a new European Bauhaus 2021/C 501 I/03' defined “living environment” as the “*balanced composition of artificial and natural environments, including indoor and outdoor spaces*” to be planned, created or improved through coordinated planning, design and construction activities.

The environment in which we live is a whole, interrelated at a planetary scale and also beginning to be influenced by whatever human exists beyond this scale. “Living environment” is therefore a conventional expression, sometimes even an extremely small one. It indicates the interscalar context -eventually dynamic- that we are able to perceive from time to time. One is reminded of Aristotle for whom the ideal city was that which could be embraced with a gaze from the top of a hill.

Despite having as background the themes that for decades should really evolve during the “Conferences of the Parties” (COP) of the United Nations, quite different is the scale of the “*European Design Code aimed at the quality of living environments*” (“Le Carrè Bleu” n°2-3/2023; “La Collection du CB” n°13/2024) to which with INARCH we have added the series of video-testimonies of the collection “*Architecture, Europe, Living Environments*”¹⁰.

With a schematic and instrumental distinction, while “architecture” identifies a building, its qualities, its possibility of being “contemplated” -therefore aiming at its beauty- “living environment” identifies a whole, defined by relations, ready to be modified and “completed” by human actions: it aims at harmony. In concrete action, favouring an interest in living environments leads to avoiding buildings that clutter and generate the “urban”: always striving to ensure that every project contributes to forming “landscapes” (in the European sense) and “cities” (civitas, in the Latin sense).

I often recall Konrad Lorenz¹¹ being very sharp in comparing contemporary urban expansions to tumour phenomena: buildings - just like cancer cells - multiply uncontrollably having lost the “information” that was meant to hold them together. These metastases cause cities to dissolve into the urban today. I see the difference between “city” and “urban” as substantial. “City” is relations between parts, drawing of the void, co-presences, integration, spaces for gathering and socialising. “Urban” is something quite different: it indicates a built-up area where buildings prevail in response to individual functional demands, laden with “clutter”, mostly expressing physical and social disintegration and ignoring the “straight to the city”. Among the many authoritative reflections on the social negativity of low habitat quality, I need only recall Philippe Douste Blazy, who in his inaugural speech (1995) as French Minister of Culture denounced the intolerable social costs of the banlieues; Paolo Mancuso, a Neapolitan magistrate, who has written about the links between urban decay and deviance, between the social stratification of neighbourhoods and criminal concentration; and finally the CEN - European Committee for Standardisation - which aims at “*Crime prevention through urban planning and building design*”¹² .

Certainly the city is a place of conflict and analyses and studies are known about the influence of physical space (also in sounds, smells and so on) on the character of the inhabitants, their behaviour, and the educational processes of the youngest. The contemporary prevalence of “urbanised areas” seems to affirm an evolutionary process opposite to the biological one. Primordial beings were “transparent” and endowed with a double axis of symmetry: their relations with space were determined by light and darkness, heat and chemical stimuli.

In higher organisms, the “skin” then appeared, which allowed for visual, tactile and sensory relationships¹³.

The living world thus moved from isolated beings to social communities; from individual autonomy to relational possibilities and super-individuality. The dissolution of cities in the urban is the result of an inverse process: building monads prevail in the built environment, which, even if they sometimes bring back any complexity within themselves, nevertheless float in space.

This is also why in 2006 it was fake news to claim that the majority of the world's population now lived in cities. Suburbs, banlieues, favelas are not cities. The real news was that since then more than 50 per cent of the world's population has abandoned agriculture.

Italy - "land of cities" generated by millennia of crossings and civilisations- has almost twice as much urbanised surface area as other regions of Europe. Moreover, these urbanised areas are largely devastated by the transformations that have taken place since the now outdated town planning law. The "desire for the city" seems to have disappeared here: this is emonstrated by the contrast between the strong identity of the historic centres and the substantial homogeneity / banality of the later expansions.

This is why the commitment to "civilising the urban" should grow¹⁴, that is, to make sense of the enormous amount of meaningless construction that has destroyed landscapes; that is devoid of places of social condensation; that does not accept mending, but imposes substantial regeneration processes.

The abandonment of the "era of unjustified ignorance"¹⁵ and virtuous intertwining of knowledge will make it possible to act outside all forms of risk (geological, hydrogeological, seismic, ...). Substantial changes in building rules could transform them from prescriptive to performance-based, abandoning anomalies, selfishness and criteria that are not infrequently paleolithic. The "seven conversions"¹⁶ could also begin preconditions for the abandonment of the Anthropocene and landing in the Ecocene. Listening attentively to what urges us to "take care of the common home" can lead to the abandonment of contemporary follies in certain contexts - perhaps starting with experiments on a few small islands, then gradually extending to larger and larger territories, our peninsula, the Mediterranean areas, and gradually more and more extensive areas - and to the gradual creation of networks of places of social condensation, interconnected living environments that foster sociality, security, economy, well-being, and spirituality.

"Phytopolis, la città vivente"¹⁷ is a stimulating book due to the extraordinary knowledge of the plant world and its relationships, both within and with the living whole. It questions the remote future of the ecosystem and also outlines perspectives for human settlements that are part of it, not unrelated to nature. Unlike the others, human intelligence produces effects with incomparable speed compared to other forms of living things. This is why the population explosion mostly suffocates and devastates. The contribution offered by Stefano Mancuso's book is acute: it urges us to intervene in the conformation of cities, to think about them differently, it advocates 'Phytopolis, the living city', an interconnection between all the elements that make it up. This is a valuable indication if the invariants are acquired in order to decline them in different forms that pursue the quality of living environments in different contexts, first and foremost cultural ones.

Epochal changes require the commitment of all. In December 2008, in Palais de Chaillot, i.e. right where the United Nations approved the "Universal Declaration of Human Rights" 60 years earlier, Le Carrè Bleu launched the "Declaration of Human Duties"¹⁸ concerning habitats and lifestyles, this time not universal, but respecting diversity.

The "living environments" (ensembles of built/non-built; of mineral and vegetable components; of matter and culture, animated by relationships that are constantly changing also thanks to human presences and actions) when they do not exist must be created: through "informed fragments" that follow one another as appropriate parts of the environment, landscapes and memories, even immaterial ones, that identify each place. In Fuller's words, rather than combating improper practices, it is a matter of producing new ones that render obsolete those that prevail today.

Neuroscience contributes to this, and the measurement of the HDI¹⁹ - Human Development Index (in Italy even the BES - Equitable and Sustainable Well-Being) allows us to assess its effectiveness.

Since I do not have the time or space here to go into more detail, I will reduce myself to three key phrases or rather three references: "Ecological conversion and poetics of the fragment"²⁰ where concrete experiences are also shown; "PUC: Contemporary Humanistic Plan"²¹ which advocates a different meaning for the usual acronym of municipal urban plans; "City of a Few Minutes"²² accompanied by the seven basic points of its continuities, quite topical although taken from a dated report²³

- *multifunctionality*, intertwining or proximity of activities: repeatable, exceptional or less frequent
- *inclusiveness*, recovery and involvement of pre-existences, made part of the system
- *nodality*, mobility nodes: points of exchange between pedestrian routes and public or private transport
- *pedestrian permeability*, path-buildings in which relationships are specified with continuity, from maximum participation to points of maximum isolation
- *polyvalence*, multi-level interventions: ground floor and roof accessible perhaps as public space in the neighbourhood; underground with links to a metropolitan scale; intermediate spaces for equipment and activities
- *expandability / modifiability*, in response to changing demand
- *adaptability*, reversibility of spaces through rarefaction of fixed points and expansion of areas of flexibility

Compositions of activities; high densities; networks of centralities of various scales and in easy relationship with each other. The "city of the few minutes" tends to eject cars by using pedestrian acceleration systems. Hence the privileging of the design of the void²⁴ and relations between the parts, networks of public spaces and "places of social condensation" ready to strengthen their identity through adjustments and stratifications.

For the same reasons that make it possible to say that science is not democratic, architecture is also not democratic: it is, however, one of the instruments that can influence, or rather can contribute to, democracy.

"The ancients are us" (Francis Bacon, 1561/1626) can claim to equal or surpass the splendours of bygone eras. He can affirm the pride of a long past. He can also express the consciousness that what seems surprising and marvellous today will one day be appropriately relocated within the long human adventure.

Architecture is the art of building, of making sense of a whole. It is not only our religion that defines its God as the architect of the universe. In every field, we speak of architecture to indicate the overall logic of a reasoning, a programme, an initiative, an activity. Like "philosophy", "architecture" is also an abused term.

ARCHITETTURA / AMBIENTI DI VITA

Referring to building, architecture is now a perversion of the few: fewer and fewer are those who, almost like the artisans of yesteryear, are first and foremost sustained by the satisfaction of imagining, defining, tending to concretise one's own work; sometimes, however, restricting interest to the single episode, enjoying its characters alone, often but not always detached from the place. So perhaps it could still be when humans were few and with social organisations very different from the so-called democratic ones that today involve less than a sixth of the world's population.

It is essential to change one's mindset, to consider it essential, a priority, for every act of building to participate in creating or consolidating a living environment. The “poetics of the fragment” is based on this.

Architecture is politics: creating, regenerating current living environments requires visionary vision, new mentalities, a commitment to “moral rearmament”. This can only be done by communities convinced of the consequences on everyday life produced by “built + unbuilt” of high ecological and environmental quality.

Regenerating from this perspective considers man not as something else, but as part of nature, i.e. it frees us from egocentric or anthropocentric visions. It can also be a premise of social equity and is - albeit limited - a good contribution to the immense environmental issue.

Il titolo è strumentalmente impreciso perché qui con “*architettura*” intendo qualsiasi manufatto edilizio, non solo quelli riconosciuti particolari per caratteri estetici, linguaggi espressivi o significati di cui sono portatori. Ossia ogni elemento costruito isolabile dal suo contesto.

Mentre con “*ambiente di vita*” indico qualsiasi spazio, qualsiasi insieme composto da più elementi (quelli artificiali normalmente generati dal susseguirsi di processi diversi): una singola stanza, una strada, una piazza o una città. Per non creare equivoci, benché vi sia una certa analogia, non li assimilo ai “paesaggi” nei quali di volta in volta siamo immersi. Isolato dal suo contesto, anche un “ambiente di vita” porta all'egoismo; invece, inserito in un reticolo di relazioni, può fungere da “zattera di salvataggio”: può favorire aggregazioni, contrastare i rischi, rallentare l'ineluttabile degrado. Inoltre dagli studi sull'habitat nel Quarto Ambiente derivano considerazioni preziose per gli ambienti di vita.

I caratteri di un “ambiente di vita” influiscono sulle persone, sull'umore, sui comportamenti, sulla qualità della vita: peraltro ogni spazio ci accoglie per una quantità di tempo diversa, senza pensare alla sempre crescente percentuale di chi ormai vive più da nomade che da stanziale.

Non sono rari gli inviti a riflettere al di là delle funzioni e delle espressioni formali del costruito.

Nei primi anni '50 Richard Neutra -architetto austriaco trapiantato negli Stati Uniti, sin da giovane amico di Sigmund Freud- pubblicò “*Survival Through Design*”, tradotto in italiano per le Edizioni Comunità come “*Progettare per sopravvivere*”, antesignano di preoccupazioni ambientali oltre che dei rapporti tra architettura e neuroscienze.

Una dozzina di anni fa Ruwen Ogien scelse un titolo straordinario per il suo voluminoso saggio di filosofia morale, tradotto in varie lingue, “*L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*”.

A fine 2022 Davide Ruzzon ha pubblicato “*Tuning Architecture to Humans*”: nel n°1/2024 de “Le Carré Bleu” Sarah Robinson ne ha curato un'acuta recensione.

Varie comunque le riflessioni sull’“*Architettura al di là della forma*” (“Le Carré Bleu”, n°3-4/2007).

I comportamenti umani però non sono influenzati solo dagli ambienti di vita: tra l'altro ce lo ricorda l'aforisma di Antoine de Saint-Exupéry (Le Petit Prince, 1943): “*Se vuoi costruire una barca non affaticarti a chiamare uomini per raccogliere la legna e preparare gli attrezzi; non distribuire i compiti, non organizzare il lavoro. Risveglia prima la loro nostalgia del mare lontano e sconfinato. Appena si sarà risvegliata in loro questa sete si metteranno subito al lavoro per costruire la barca*”.

- ¹ Juhani Pallasmaa, *ARCHITECTURE AT CROSSROADS. Technocratic Service or Existential Poetics*, introduction to D. Ruzzon, “Tuning Architecture to Humans”, Editor Mimesis international 2022
- ² first formulated in MPC, Sostenere l'architettura sostiene la sostenibilità, conferenza SAIE Bologna, 18.10.2002 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°8, pp.19-25)
- ³ William Morris, *Prospects of architecture in civilization*, Lecture at the London Institution on March 10, 1881, published in Morris [1881]
- ⁴ Roberto Pane draws on the Croce distinction “poetry/literature” and distinguishes “architecture/building” (cfr. Architettura e letteratura, in “Architettura e arti figurative”, Neri Pozza 1948)
- ⁵ Pino Scaglione, *Pica Giamarra Associati / Architettura per i luoghi*, introduction R.De Fusco, Kappa 1985 (english translation by S.Craige)
- ⁶ Wim Wenders, *L'atto di vedere / The Act of seeing*, Ubulibri, Milano 1992 (Tokyo, 12 ottobre 1991)
- ⁷ AA.VV., *Miracle in Pistoia- The Sangiorgio library as a neighborhood square / Miracolo a Pistoia: la Biblioteca Sangiorgio come piazza di quartiere*, in “Compasses” n°041- 2023, pp.74-83
- ⁸ Lauri Louekari, *Concevez des lieux, pas des bâtiments*, in « 100 / Reima Pietilä », Le Carré Bleu n°4/2023, pp.19-35
- ⁹ Le Carré Bleu, n°3-4/1997, pp.62-75
- ¹⁰ www.inarch.it
- ¹¹ Konrad Lorenz, *Civilized Man's Eight Deadly Sins*, Harcourt Brace Jovanovich,1974
- ¹² Norma UNI CEN TR 14383-2
- ¹³ Adolf Portmann, *Animal Forms and Patterns: A Study of the Appearance of Animals*, Schocken Books 1967
- ¹⁴ MPC, *Civilising the urban*, CivETS 2018 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.51-92)
- ¹⁵ MPC, *Civilising the urban*, CivETS 2018 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.142-149)
- ¹⁶ MPC, *Sette conversioni*, CivETS 2022, pp.65-111 + *Além da sustentabilidade, (Beyond sustainability)*, lectio magistralis, University of Brasilia, Faculty of Architecture and Urbanism, 12.06.2012
- ¹⁷ Stefano Mancuso, *Fitopolis, la città vivente*, Laterza 2023
- ¹⁸ Le Carré Bleu, n°4/2008
- ¹⁹ Since 1993, the United Nations has flanked the GDP (Gross Domestic Product Index) with the Human Development Index (HDI) to assess the quality of life in different countries
- ²⁰ MPC, *Poetics of the fragment and ecological conversion*, CivETS 2021 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.7-145)
- ²¹ Patrizia Bottaro, *PUC: Progetto Umanistico Contemporaneo / Contemporary Humanistic Plan* in <Verso il Codice della Progettazione>, CivETS 2019, pp.31-39 (Italiano, English, Français in *Perspectives*, Le Carré Bleu, n°4/2019, pp.47-59)
- ²² AA.VV., *verso Napoli Città Metropolitana*, CivETS 2020, pp.72-85
- ²³ AA.VV., primo dei “*rapporti preliminari*” del Piano Quadro delle Attrezzature di Napoli, 1974 - typescript, Archives “Civilizzare l'Urbano ETS”
- ²⁴ Jorge Cruz Pinto, *Eloge du vide*, Le Carré Bleu, n°2/2010

Nella divisione dei compiti propria di ogni organizzazione umana, ad alcuni è demandato quello di progettare e costruire. Meravigliosa attività creativa: presuppone partecipazione, complicità, dialoghi. Attività certamente stimolata da domande di progetto non egoistiche o settoriali, lungimiranti, attente ai contesti, alle logiche di relazione, alla flessibilità, alla crescita, all'integrazione; aperte al futuro. Domande non ridotte a schemi, a banali esigenze funzionali; ma complesse, estese al “non-costruito”, protese alla logica del “frammento”, non a quella dell’“oggetto”: consapevoli di come a ogni scala gli “ambienti di vita” incidano, a volte profondamente, sui comportamenti umani. Se si evolvono le “domande”, si evolveranno le “risposte” e si mitiga anche l’interesse per quanto non introduca un “dono” o non contribuisca a migliorare la condizione umana.

Viene a mente il breve scritto di Elias Cornell -storico e filosofo svedese- quando prese avvio la singolare avventura del “feuille internationale d’architecture”, forse la più piccola rivista che circola nel mondo: “*Architectes, changez la mentalité de votre temps !*” (“Le Carré Bleu”, n°2/1958).

Sì perché la triade vitruviana -Utilitas / Firmitas / Venustas- ancora oggi pervade il buon senso comune. Convince: porta a considerare ogni edificio nella sua autonomia, anche a tollerarne l’indifferenza al contesto.

Dimenticata per secoli e riportata in auge nel Rinascimento, questa triade ormai è più che anacronistica: non solo per la sempre più rapida precarietà di ogni destinazione funzionale che impone di riflettere su adattabilità future, di definire ambiti di flessibilità, di ridurre vincoli e punti fissi, di pensare all’intero ciclo di vita di un costruito. Le funzioni sono precarie per il loro essere convenzionali concatenazioni di attività: sono le attività a essere sostanzialmente stabili nel tempo, non le modalità che le legano. Poi non basta la bellezza: sono indispensabili armonia, trasmissioni di senso e così via.

In uno scritto ancora recente Juhani Pallasmaa¹ retoricamente si chiede se il progetto debba ridursi a servizio tecnocratico o se non debba esprimere una poetica esistenziale: per dirla con Edoardo Persico, se l’architettura non sia soprattutto “sostanza di cose sperate”. Questo interrogativo riflette anche la distinzione fra quanto può tradursi in linguaggio espressivo -vale a dire i “materiali della costruzione” (un tempo pietre, mattoni, materiali sciolti; poi sempre più spesso componenti industriali predefiniti, collocati nello spazio grazie all’uso strumentale della geometria euclidea)- da quanto meglio trasmette senso e significati, vale a dire i “materiali dell’architettura” (spazi, centralità, legami, filtri, continuità, limiti e così via, sostenuti invece da principi topologici).

Logica topologica e lattice di relazioni spingono peraltro a ragionare anche al di fuori dei limiti fisici dell’intervento, invadono intorni anche ampi. Mitigano l’attenzione per il singolo edificio o il singolo “oggetto”; fanno prevalere l’interesse per le complesse relazioni con i contesti di vario tipo nei quali la costruzione è immersa.

Schematicamente riconduco queste relazioni a una diversa triade -Ambiente / Paesaggio / Memoria² - che riflette i rapporti simultanei che ogni modificazione ha con tre scale di intervento: quella planetaria (propria delle questioni ambientali); quella che identifica la cultura di una comunità (“paesaggio”, nella sua declinazione europea); quella anche immateriale insita nei luoghi, spesso particolarmente carichi di memorie collettive o anche solo individuali.

Affrancarsi dalla triade vitruviana e concentrarsi su relazioni interscalari, è una mutazione mentale nel costruire paragonabile alla rivoluzione copernicana .

L’architettura ha mantenuto nei secoli un aristocratico distacco dal costruire corrente.

Distinguerla dall’edilizia non considera l’inclusiva definizione di William Morris (“*l’architettura è l’insieme delle modifiche e alterazioni operate sulla superficie terrestre in vista delle necessità umane*”)³. Distinguere architettura e edilizia⁴ spinge a separare costruito e non-costruito, verde e paesaggio, materia e vivente; evita di considerare il costruito innanzitutto come componente di un “ambiente di vita”; sembra dimenticare che una costruzione non è mai autonoma, mai chiusa in sé stessa, sempre frammento di contesti in divenire. Nello scritto prima citato Pallasmaa¹ arriva ad affermare che “*un nuovo edificio responsabile fa apparire quelli vicini meno riusciti migliori di quanto di per sé non siano: questo è il compito morale di un progetto contestualmente inclusivo e responsabile*”.

“Ambiente di vita” è una stanza, una casa, uno spazio aperto, un luogo di condensazione sociale, qualsiasi spazio che ci accoglie o in cui siamo immersi, che attraversiamo o in cui siamo fermi. In passato lo si poteva intuire, ormai però le neuroscienze possono dimostrare come gli “ambienti di vita” -indipendentemente dalla loro dimensione- influenzino stati d’animo e comportamenti. La salute umana e del pianeta è la prospettiva che anima gli “ambienti di vita” (che peraltro hanno anche la possibilità di contribuire a mitigare diseguaglianze, generare coesione sociale, favorire spiritualità / socialità / sicurezza / economia / benessere).

Riflettere sugli “ambienti di vita” spinge quindi a uscire da ogni ottica settoriale cioè a perseguire obiettivi sistemici; a considerare anche logiche trans-generazionali; a intrecciare aspetti materiali e immateriali; al positivo evolversi delle mentalità attraverso la diffusione di queste tematiche ma al tempo stesso auspicando che ogni cultura le declini con sue proprie diversità.

In una recente occasione ho ricordato che, a metà anni ’80, la prima monografia sul nostro lavoro aveva come titolo “*Architettura per i luoghi*”⁵, chiara sintesi delle finalità del costruire. Poi anche titolo della mostra -promossa dall’INARCH e sostenuta dal Ministero degli Esteri- per anni itinerante in varie città, non solo europee. Non molto dopo l’ultima tappa, parlando a un pubblico di architetti a Tokyo, Wim Wenders⁶ li invitò ad agire sullo stesso principio: “... vorrei che provaste a considerare ciò che per definizione è l’esatto contrario del vostro lavoro: non dovete solo costruire edifici, bensì creare spazi liberi per conservare il vuoto”.

“Architettura per i luoghi” nega l’isolamento degli edifici, afferma il loro compito di contribuire a formare “luoghi”.

Di recente la rivista “*Compasses*” definisce “piazza di quartiere”⁷ la nostra Biblioteca Sangiorgio a Pistoia. A metà anni ’90, Enric Miralles descrive l’ampliamento del Rosenmuseum a Steinfurth Bad-Nauheim come un nuovo luogo. Molto prima, negli anni ’60, il più giovane tra i fondatori del Carré Bleu, Reima Pietilä invita a “*concepire luoghi più che edifici*”⁸.

In conclusione della serie di incontri “*L’Architecte et le Pouvoir*”, l’O.I.A / “*Observatoire International de l’Architecture*”⁹ - allora appena istituito dal Carré Bleu - utilizzò l’espressione “*cadres de vie*” per affermare l’interesse primario per gli “ambienti di vita” rispetto alle singole parti (artificiali e naturali) che li definiscono.

Molti anni dopo - nel 2021 - il Consiglio dell'Unione Europea sulla cultura, l'architettura di qualità e l'ambiente edificato quali elementi chiave dell'iniziativa per un nuovo Bauhaus europeo 2021/C 501 I/03" ha definito "ambiente di vita" la "composizione equilibrata di ambienti artificiali e naturali, compresi spazi interni ed esterni" da pianificare, creare o migliorare attraverso attività coordinate di pianificazione, di progettazione e di costruzione.

L'ambiente in cui viviamo è un tutto, interrelato a scala planetaria e che comincia anche a essere influenzato da quanto di umano esiste al di là di questa scala. "Ambiente di vita" è quindi una espressione convenzionale, a volte anche di dimensioni estremamente ridotte. Indica il contesto interscalare -eventualmente dinamico- che di volta in volta siamo in grado di percepire. Viene a mente Aristotele per il quale la città ideale era quella che poteva abbracciarsi con lo sguardo dall'alto di un colle.

Pur avendo come sfondo le tematiche che da decenni dovrebbero realmente evolversi durante le "Conferenze delle Parti" (COP) delle Nazioni Unite, tutt'altra la scala del "Codice europeo della progettazione teso alla qualità degli ambienti di vita" ("Le Carrè Bleu" n°2-3/2023; "La Collection du CB" n°13/2024) al quale con l'INARCH abbiamo affiancato la serie di video-testimonianze della raccolta "Architettura, Europa, Ambienti di vita"¹⁰.

Con una distinzione schematica e strumentale, mentre l'"architettura" identifica un edificio, le sue qualità, la sua possibilità di essere "contemplato" -quindi punta alla sua bellezza- "ambiente di vita" identifica un insieme, definito da relazioni, pronto a modificarsi ed essere "completato" da azioni umane: punta all'armonia. Nell'agire concreto privilegiare l'interesse per gli ambienti di vita, porta a evitare edifici che ingombrino e che generino l'"urbano": impegnarsi sempre perché ogni progetto contribuisca a formare "paesaggi" (nell'accezione europea) e "città" (civitas, nell'accezione latina).

Ricordo spesso Konrad Lorenz¹¹ decisamente acuto nel paragonare le espansioni urbane contemporanee ai fenomeni tumorali: gli edifici -proprio come cellule cancerose- si moltiplicano incontrollatamente avendo perso l'"informazione" che doveva tenerle insieme.

Queste metastasi fanno sì che oggi le città si dissolvano nell'urbano. Considero sostanziale la differenza fra "città" e "urbano". "Città" è relazioni fra parti, disegno del vuoto, presenze, integrazione, spazi di aggregazione e socializzazione. "Urbano" è tutt'altro: indica un territorio costruito dove prevalgono edifici in risposta a singole istanze funzionali, carico di "ingombri", quindi che esprime disgregazione fisica e sociale e ignora il "dritto alla città". Fra le tante autorevoli riflessioni sulle negatività sociali della bassa qualità dell'habitat, mi è sufficiente ricordare Philippe Douste Blazy che nel suo discorso di insediamento (1995) come Ministro della Cultura francese denunciò gli intollerabili costi sociali delle banlieues; Paolo Mancuso, magistrato napoletano, che ha scritto dei nessi tra degrado urbano e devianza, tra stratificazione sociale dei rioni e concentrazione criminale; infine il CEN -Comitato Europeo di Normazione- che mira alla "Prevenzione del crimine attraverso la pianificazione urbana e la progettazione edilizia"¹².

Certo la città è luogo di conflitti e sono noti analisi e studi sull'influenza dello spazio fisico (anche nei suoni, gli odori e via dicendo) sul carattere degli abitanti, sui loro comportamenti, sui processi formativi dei più piccoli.

Il contemporaneo prevalere di "aree urbanizzate" sembra affermare un processo evolutivo opposto a quello biologico. Gli esseri primordiali erano "trasparenti" e dotati di doppio asse di simmetria: i loro rapporti con lo spazio erano determinati dalla luce e dal buio, dal calore e da stimoli chimici. Negli organismi superiori è poi comparsa la "pelle" che ha consentito relazioni visive, tattili, sensoriali¹³. Il mondo vivente è passato quindi da esseri isolati a comunità sociali; da singole autonomie a possibilità relazionali e super-individualità.

Il dissolversi delle città nell'urbano è il risultato di un processo inverso: nel costruito prevalgono monadi edilizie che, pur se a volte riportano al loro interno ogni complessità, comunque galleggiano nello spazio.

Anche per questo nel 2006 erano fake news quelle che affermavano che la maggioranza della popolazione mondiale ormai abitava in città. Periferie, banlieues, favelas non sono città. La notizia vera era che da allora oltre il 50% della popolazione mondiale ha abbandonato l'agricoltura.

L'Italia -"terra di città" generata da millenni di attraversamenti e organizzazioni civili- ha una superficie urbanizzata quasi doppia rispetto ad altre regioni d'Europa. Peraltro queste superfici urbanizzate sono ampiamente devastate dalle trasformazioni successive all'ormai ultraottuagenaria legge urbanistica. Sembra che qui sia venuto meno il "desiderio di città": lo dimostra il contrasto fra la forte identità dei centri storici e la sostanziale omogeneità / banalità delle espansioni successive.

È per questo che dovrebbe crescere l'impegno a "civilizzare l'urbano"¹⁴, cioè a dare senso all'enorme quantità di costruito privo di senso che ha distrutto paesaggi; che è privo di luoghi di condensazione sociale; che non accetta rammendi, ma impone sostanziali processi di rigenerazione.

L'abbandono dell'"era della ignoranza ingiustificata"¹⁵ e virtuosi intrecci di conoscenze potranno consentire di agire al di fuori di ogni forma di rischio (geologico, idrogeologico, sismico, ...). Mutazioni sostanziali delle regole del costruire potrebbero trasformarle da prescrittive in prestazionali abbandonando anomalie, egoismi e criteri non di rado paleolitici. Potrebbero anche prendere avvio le "sette conversioni"¹⁶, precondizioni per l'abbandono dell'Antropocene e l'approdo nell'Ecocene. L'ascolto attento di quanto spinge alla "cura della casa comune" può far sì che in alcuni contesti -magari cominciando con sperimentazioni in qualche piccola isola, poi man mano in territori sempre più ampi, la nostra penisola, le aree del Mediterraneo e via via più estese- si abbandonino le follie contemporanee, si esca dalla selva oscura e si realizzino progressivamente reti di luoghi di condensazione sociale, ambienti di vita interconnessi che favoriscano socialità, sicurezza, economia, benessere, spiritualità.

"Fitopolis, la città vivente"¹⁷ è un libro stimolante dovuto alla straordinaria conoscenza del mondo vegetale e delle sue relazioni, interne e con l'insieme del vivente. Si interroga sul futuro remoto dell'ecosistema e delinea prospettive anche per gli insediamenti umani che ne sono parte, non estranei alla natura. Diversamente dalle altre, l'intelligenza umana produce effetti con rapidità incomparabile rispetto alle altre forme del vivente. Per questo l'esplosione demografica per lo più soffoca e devasta. Acuto il contributo che offre il libro di Stefano Mancuso: spinge a intervenire sulla conformazione delle città, a pensarle diversamente, auspica "Fitopolis, la città vivente", interconnessione fra tutti gli elementi che la compongono. Indicazione preziosa se ne si acquisiscono le invarianti per declinarle in forme diverse che perseguano la qualità degli ambienti di vita nei diversi contesti, innanzitutto culturali.

Le mutazioni epocali richiedono l’impegno di tutti. Nel dicembre del 2008, a Palais de Chaillot, cioè proprio dove nel dicembre di 60 anni prima le Nazioni Unite approvarono la “*Dichiarazione universale dei Diritti dell’Uomo*”, Le Carrè Bleu ha lanciato la “*Dichiarazione dei Doveri dell’Uomo*”¹⁸ riguardo habitat e stili di vita, questa volta non universale, ma nel rispetto delle diversità.

Gli “ambienti di vita” (insiemi di costruito/non-costruito; di componenti minerali e vegetali; di materia e cultura, animati da relazioni in continuo modificarsi anche grazie a presenze e azioni umane) quando non esistono vanno creati: attraverso “frammenti informati” che si susseguano come parti appropriate dell’ambiente, dei paesaggi e delle memorie anche immateriali che individuano ogni luogo. Per dirla con Fuller, più che combattere prassi improprie, si tratta di produrne delle nuove che rendano obsolete quelle che oggi prevalgono.

Le neuroscienze aiutano e la misurazione del benessere (ISU¹⁹ - Indice di Sviluppo Umano (In Italia anche il BES - Benessere Equo e Sostenibile) consente di valutarne l’efficacia.

Non avendo qui tempo e spazio per approfondire, mi riduco a tre frasi chiave o meglio a tre rimandi: “*Conversione ecologica e poetica del frammento*”²⁰ dove si mostrano anche concrete esperienze; “*PUC: Piano Umanistico Contemporaneo*”²¹ che auspica un diverso significato per l’abituale acronimo dei piani urbanistici comunali; “*Città dei pochi minuti*”²² corredata dai sette punti base delle sue continuità, abbastanza attuali benché ripresi da un documento datato²³:

- *multifunzionalità* (intrecci o prossimità di attività: ripetibili, eccezionali o meno frequenti)
- *inclusività* (recupero e coinvolgimento delle preesistenze, rese parti del sistema)
- *nodalità* (nodi della mobilità: punti di scambio fra percorsi pedonali e trasporti pubblici o privati)
- *permeabilità pedonale* (edifici-percorso nei quali le relazioni si specificano con continuità, da massima partecipazione a punti di massimo isolamento)
- *polivalenza* (interventi su più livelli: piani terra e coperture accessibili magari come spazio pubblico di quartiere; sottosuolo con legami a scala metropolitana; spazi intermedi per attrezzature e attività)
- *accrescibilità / modificabilità* (in risposta all’evolversi della domanda)
- *adattabilità* (reversibilità degli spazi grazie a rarefazione dei punti fissi e ampliamento degli ambiti di flessibilità)

Compresenze di attività; densità elevate; reti di centralità di varia scala e in agevole rapporto fra loro. La “città dei pochi minuti” tende a espellere le auto avvalendosi di sistemi di accelerazione pedonale. Da qui privilegio del disegno del vuoto²⁴ e delle relazioni fra le parti, reti di spazi pubblici e di “luoghi di condensazione sociale” pronti a rafforzare la propria identità tramite adeguamenti e stratificazioni.

Per gli stessi motivi che consentono di affermare che la scienza non è democratica, anche l’architettura non è democratica: però è uno degli strumenti che possono influire, o meglio possono contribuire alla democrazia.

“*Gli antichi siamo noi*” (Francis Bacon (1561/1626) può rivendicare la capacità di eguagliare o superare gli splendori di epoche passate. Può affermare l’orgoglio di un lungo passato. Può anche esprimere la coscienza che quanto oggi appare sorprendente e meraviglioso un giorno sarà opportunamente ricollocato all’interno della lunga avventura umana.

Architettura è arte del costruire, del dare senso a un insieme. Non solo la nostra religione definisce il suo Dio come architetto dell’universo. In ogni campo si parla di architettura per indicare la logica d’insieme di un ragionamento, un programma, un’iniziativa, un’attività. Come “filosofia”, anche “architettura” è un termine abusato.

Riferita al costruire, ormai l’architettura è una perversione di pochi. Sempre meno quelli che, quasi come gli artigiani di un tempo, sono sostenuti innanzitutto dalla soddisfazione di immaginare, definire, tendere a concretizzare una propria opera; a volte però restringendo l’interesse al singolo episodio, godendo dei suoi soli caratteri, spesso ma non sempre disancorati dal luogo. Così forse poteva ancora essere quando gli umani erano pochi e con organizzazioni sociali molto diverse da quelle cosiddette democratiche che oggi coinvolgono meno di un sesto della popolazione mondiale.

È sostanziale mutare mentalità, considerare essenziale, prioritario, per ogni atto del costruire partecipare a creare o consolidare un ambiente di vita. Su questo si fonda la “poetica del frammento”

Architettura è politica: creare, rigenerare gli attuali ambienti di vita impone visione visionaria, nuove mentalità, impegno da “riarmo morale”. Lo potranno fare solo comunità convinte delle conseguenze sulla vita di tutti giorni prodotte da “costruito + non-costruito” di elevata qualità ecologica e ambientale. Rigenerare in quest’ottica considera l’uomo non altro, ma parte della natura, cioè affranca da visioni egocentriche o antropocentriche. Può essere anche premessa di equità sociale ed è -pur se limitato- un buon contributo all’immensa questione ambientale.

¹ Juhani Pallasmaa, *ARCHITECTURE AT CROSSROADS. Technocratic Service or Existential Poetics*, introduzione a D. Ruzzon, “Tuning Architecture to Humans”, Editor Mimesis international 2022

² sua prima formulazione in MPC, Sostenere l’architettura sostiene la sostenibilità, conferenza SAIÉ Bologna, 18.10.2002 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°8, pp.19-25)

³ William Morris, *Prospects of architecture in civilization*, conferenza alla London Institution il 10 marzo 1881, pubblicata in Morris [1881]

⁴ Roberto Pane si rifà alla distinzione crociana “poesia / letteratura” e distingue “architettura / edilizia” (cfr. Architettura e letteratura, in “Architettura e arti figurative”, Neri Pozza 1948)

⁵ Pino Scaglione, *Pica Ciamarra Associati / Architettura per i luoghi*, introduzione R.De Fusco, Kappa 1985 (english translation by S.Craige),

⁶ Wim Wenders, *L’atto di vedere / The Act of seeing*, Ubulibri, Milano 1992 (intervento a Tokyo, 12 ottobre 1991)

⁷ AA.VV., *Miracle in Pistoia- The Sangiorgio library as a neighborhood square / Miracolo a Pistoia: la Biblioteca Sangiorgio come piazza di quartiere*, in “Compasses” n°041- 2023, pp.74-83

⁸ Lauri Louekari, *Concevez des lieux, pas des bâtiments*, in « 100 / Reima Pietilä », Le Carrè Bleu n°4/2023, pp.19-35

⁹ Le Carrè Bleu, n°3-4/1997, pp.62-75

¹⁰ www.inarch.it

¹¹ Konrad Lorenz, *Gli otto peccati capitali della nostra civiltà*, Adelphi 1977

¹² Norma UNI CEN TR 14383-2

¹³ Adolf Portmann, *Le forme viventi*, Adelphi 1992

¹⁴ MPC, *Civilizzare l’urbano*, CivETS 2018 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.51-92)

¹⁵ MPC, *Civilizzare l’urbano*, CivETS 2018 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.142-149)

¹⁶ MPC, *Sette conversioni*, CivETS 2022, pp.65-111 + *Além da sustentabilidade, (Oltre la sostenibilità)* lectio magistralis, Universidade de Brasilia, Faculdade de Arquitetura e Urbanismo, 12.06.2012

¹⁷ Stefano Mancuso, *Fitopolis, la città vivente*, Laterza 2023

¹⁸ Le Carrè Bleu, n°4/2008

¹⁹ Dal 1993 le Nazioni Unite affiancano al PIL (indice del Prodotto Interno Lordo) l’indice di sviluppo umano (ISU) per valutare la qualità della vita nei vari Paesi

²⁰ MPC, *Poetica del frammento e conversione ecologica*, CivETS 2021 (Italiano, English, Français / “La Collection du CB” n°11, pp.7-145)

²¹ Patrizia Bottaro, *PUC: Progetto Umanistico Contemporaneo*, in <Verso il Codice della Progettazione>, CivETS 2019, pp.31-39 (Italiano, English, Français in *Perspectives*, Le Carrè Bleu, n°4/2019, pp.47-59)

²² AA.VV., *verso Napoli Città Metropolitana*, CivETS 2020, pp.72-85

²³ AA.VV., primo dei “*rapporti preliminari*” del Piano Quadro delle Attrezzature di Napoli, 1974 – dattiloscritto c/o Archivi “Civilizzare l’Urbano ETS”

²⁴ Jorge Cruz Pinto, *Eloge du vide*, Le Carrè Bleu, n°2/2010